ROSE DES VENTS

CHRONIQUES GASTRONOMIQUES

Refuges ambigus

Il y a quelque temps, le Haut Commissariat aux réfugiés (H.C.R.) avait invité quelques jeunes expatriés d'Addis-Abéba à participer à une mission de contrôle dans un camp de réfugiés près de la frontière soudanaise. « Exercice de revalidation des données », dit le langage feutré de l'organisation ; en termes de revalidation, nous serons servis. En effet, attisé par la curiosité, je tombe dans le piège avec deux collègues, une Anglaise et un Allemand. Le contexte : le H.C.R. distribue chaque mois vingt-mille rations alimentaires dans ce camp, mais on soupçonne que les réfugiés ne dépassent en fait pas les dix-mille : des jeunes gens des alentours, d'ethnies voisines des réfugiés, se glissent dans le camp au moment de la distribution, souvent avec la complicité de l'Agence éthiopienne des réfugiés, parce qu'elle aussi est intéressée à ce que les chiffres soient grossis ; les mêmes, et également une bonne partie des adolescents parmi les vrais réfugiés, se sont procurés plusieurs cartes de rationnement, ce qui leur permet de multiplier d'autant ce qu'ils reçoivent chaque mois. Il fut donc décidé de faire garder les entrées du camp par l'armée pendant deux semaines et de procéder ensuite à un contrôle d'identité : chaque chef de famille doit venir se présenter « avec toute sa smala » au bureau du quartier, où chacun rend sa carte de rationnement. On leur place un bracelet qui leur donnera droit à une nouvelle carte le lendemain ; on leur applique en même temps sur le poignet une marque indélébile, qui permettra de détecter ceux qui vont venir plusieurs fois sous diverses identités. La marque s'effacera après quelques bains, en une semaine tout au plus, me dit un préposé, voyant ma perplexité ; je ne peux tout de même pas m'empêcher de penser aux Tziganes traités récemment de la même façon dans mon pays natal. Dans quelle mesure la fin justifie-t-elle les moyens ? Aucun des réfugiés ne me semble considérer ce « marquage » comme inacceptable ; mais une fois de plus, il me faut bien constater que, nonobstant les déclarations solennelles des Nations unies, la dignité humaine reste une valeur à géométrie variable sous toutes les latitudes.

Vers la fin de la journée, nous en pinçons effectivement quelques centaines qui ont une collection de cartes. Ou qui ne sont manifestement pas des réfugiés. J'ai l'honneur ambigu de présider un bureau de contrôle. Interrogatoire, fouille corporelle, intervention musclée de la police, drôle d'impression pour quelqu'un qui a milité pour les droits de l'homme. Pas évident

d'éviter les problèmes de conscience, même si, bien sûr, il est nécessaire d'expulser les faux réfugiés pour mieux aider les vrais.

Le chef du camp est méchant comme une teigne. Chaque semaine, il fait venir de la capitale par avion des poulets congelés et d'autres mets raffinés, ce que je pourrais difficilement lui reprocher, ayant moi-même un faible pour la bonne chère ; mais le bougre n'a pas jugé bon de nous prévenir avant le départ qu'il n'avait pas l'intention de nous nourrir à l'occidentale. Nous sommes donc arrivés les mains vides, et nous devons, pendant trois jours, nous contenter de la tambouille infâme des soldats éthiopiens, tandis que lui, trois pas plus loin, sirote un whisky-coca bien frais pendant que sa domestique prépare le poulet au citron. Nos dents européennes ne peuvent pas grand-chose contre ces méchants quartiers de bœuf bouilli ; le combat était de toute façon perdu d'avance avec les essaims de mouche qui nous les disputent ; nos estomacs ne résistent pas non plus aux crêpes fermentées. La chaleur est à ce point étouffante que personne n'a l'énergie de chasser de la cuisine les vautours qui s'y invitent comme au self-service.

Le logement est à l'avenant : vermisseaux, cancrelats, puces ; le dortoir dispose d'une collection entomologique très complète. Mieux vaut ne pas voir la faune avec laquelle nous allons partager notre couche : dès le second soir, nous nous déshabillons sans allumer la bougie. C'est dans ce genre de circonstances que l'on remarque le gouffre qui sépare le mode de vie des Soudanais, habitants des plaines où l'eau, généralement, ne manque pas, des Abyssins, qui se lavent rarement, avec très peu d'eau, et se trouvent peu dérangés par la crasse. Nous avons sérieusement envisagé de demander l'hospitalité à… une famille de réfugiés soudanais : leurs huttes sont bien pauvres, mais la mère balaie plusieurs fois par jour et fait preuve, quand elle prépare avec soin un brouet de sorgho dans sa calebasse, d'une conception de l'hygiène plus proche de la nôtre.

Heureusement, j'ai pris des bouquins, et je transforme les heures de repas en nourritures spirituelles, tentant d'imiter la sagesse de Montesquieu : « L'étude a été pour moi le souverain remède contre le dégout, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté. »

Nous voyons donc arriver avec un soulagement infini la fin de cette expérience dantesque. Mission accomplie : nous avons enregistré moins de neuf-mille vrais réfugiés dans le camp.

Retour à Addis-Abéba. Le week-end suivant, en compensation, je m'offre un séjour à Nogalan, unique lieu de villégiature possible pour nous, à deux-cents kilomètres de piste et de poussière. C'est une ancienne résidence d'Hailé Sélassié, qui n'a plus vu une couche de peinture, un marteau et un clou depuis cinquante ans au moins. Décrépi comme pas possible donc, mais calme et au bord d'un lac. J'arrive le vendredi, au moment où l'endroit est encore vide. Le samedi matin, je me lève tôt pour regarder les oiseaux. Les cormorans font un tapage d'enfer sur une petite ile toute blanche de leur fiente, en face de moi. Un aigle pêcheur se laisse complaisamment observer à la longue-vue. Soudain, il jette un coup d'œil étrange : il y a

quelque chose à ma gauche qui inquiète nettement plus le pygargue que ma modeste personne. D'abord vexé, je mobilise ensuite les réminiscences de mon étude adolescente des rapaces. Mais c'est bien sûr : il n'y a pour inquiéter l'aigle qu'un superprédateur. Je scrute l'arbre suspect et, merveille des merveilles, voici un couple de grands-ducs. C'est la première fois de ma vie que j'en vois en liberté. La femelle (je crois) se penche et me jette un coup d'œil courroucé : « Mais oui, c'est un humain, arrivé avant l'heure en plus ! Ils ne respectent plus rien, ces sauvages ! Viens Marcel, on va passer le week-end ailleurs. » Le couple s'envole, sans que j'aie eu le temps de le photographier. Depuis lors, les week-ends suivants, aucun de mes subterfuges n'a réussi et je n'ai jamais revu l'animal terrible. Il faut dire que, dans l'intervalle, une bonne centaine de tisserins ont élu domicile dans les arbres qui entourent mon bungalow préféré ; je les trouve adorables, mais le seigneur des oiseaux de nuit, censé dormir aux heures où ils mènent tout leur charivari, fut sans doute d'un autre avis que le mien.

Cet endroit de Nogalan, isolé de tout (pas moyen de boire une bière fraiche à moins de cinquante kilomètres à la ronde), offre un plaisir gastronomique inattendu, que nous nous sommes empressés de baptiser Pizza Hut. C'est une histoire dont on ne sait s'il faut en rire ou en pleurer, les deux sans doute : le script idéal d'une superproduction hollywoodienne. Un homme d'affaires d'origine italienne, que nous appellerons Confetti, fait il y a de nombreuses années de fréquents séjours à Nogalan, où il a des assiduités pour une très jeune demoiselle du cru. Par inadvertance, il la met enceinte puis, résurgence de son éducation catholique romaine, se trouve saisi de remords. Le signor Confetti découvre alors le moyen de réparer sa faute en offrant à sa maitresse une source de revenus pour le moins originale : il lui construit de ses propres mains un excellent four à pizza, lui enseigne comment préparer la pâte, l'emmène à la petite ville voisine pour lui apprendre à choisir les meilleures tomates et le fromage qui fera une bonne croûte. Depuis lors, tous les samedis soirs, une bonne centaine d'expatriés d'Addis-Abéba, transportés pour le week-end à Nogalan, désertent leurs hôtels où la cuisine est immonde pour passer la soirée autour de cette minuscule et pauvrissime hutte à pizzas, la bien nommée.

Alex Vanherveland